

L'INVESTIGATION UFOLOGIQUE, CHRONIQUE D'UNE MUTATION

Gilles MUNSCH

Ingénieur ENIM - Enquêteur du GEIPAN

gilles.munsch@geipan-enquetes.fr , <http://www.cnes-geipan.fr/>

- Partie 1 -

L'éclosion

La seconde guerre mondiale est à peine terminée qu'en France, tous les regards sont encore tournés vers l'Amérique d'où est venu le salut et d'où provient l'essentiel des idées neuves. Après la bombe atomique et avec la guerre froide, c'est désormais la course à l'espace qui se profile et qui, chaque jour davantage, remplit les colonnes des journaux. Alors que le mur du son (1) comme l'atmosphère (2) n'apparaissent plus comme des barrières infranchissables, certains esprits curieux s'attardent bientôt sur les nouvelles d'outre-Atlantique évoquant de curieux disques volants d'origine inconnue. Le débat s'élargit et la passion s'amplifie pour ce que l'on nomme désormais « soucoupes volantes ». Après le danger venu du ciel, l'heure est au mystère dans le ciel !

En France donc, le temps des pionniers est arrivé car déjà quelques groupuscules de passionnés se structurent et s'organisent. Ils se qualifient eux-mêmes de « soucoupistes » (3). Sans grande surprise, le ciel de l'hexagone comme de toute l'Europe de l'ouest reçoit à son tour d'étranges visites... Sans même le savoir et encore moins connaître son nom, l'ufologie française est née ! La presse écrite en est le catalyseur et le principal pourvoyeur d'informations, bientôt relayée par un embryon de presse spécialisée composée de modestes bulletins à la réalisation pour le moins artisanale et à la diffusion restreinte, voire confidentielle (4).

Encore très dépendante de la presse écrite et de la radio, la société s'imprègne peu à peu de cette potentielle mais insolite présence « étrangère », malgré son caractère encore hypothétique. Avec les vagues d'observations (5) du début des années cinquante, la problématique des soucoupes volantes devient un fait de société qui n'épargne aucune couche de la population (6).

A ce stade, si une partie de l'opinion, probablement inquiète des rivalités de la guerre froide, privilégie l'hypothèse d'engins militaires secrets en provenance des deux grandes puissances alors qu'une autre partie n'y voit que balivernes, beaucoup de nos concitoyens considèrent désormais comme plausible l'idée que ces phénomènes seraient liés à des visites venues d'outre espace. Le septième art ne tarde d'ailleurs pas à exploiter cette thématique (7), contribuant ainsi à propager rapidement cette opinion. Conséquence de la fameuse vague de 1954, une très fugitive *Section d'Etude des Mystérieux Objets Célestes (SEMOC)* est sensée instruire le dossier (1955).

Déjà totalement acquis à cette idée, les soucoupistes se préoccupent avant tout de la faire connaître pendant que les spéculations sur la provenance exacte de ces « visiteurs » ou sur le fonctionnement de leurs « engins » (8) alimentent déjà le débat.

- (1) Franchi pour la première fois le 14/10/1947 par Chuck Yeager sur le Bell X-1.
- (2) Premier vol humain hors de l'atmosphère avec Youri Gagarine le 12/04/1961 avec Vostok 1.
- (3) Les débuts de l'ufologie en France - Souvenirs d'un soucoupiste Henri Chaloupek- HS LDLN.
- (4) Le premier bulletin semble être « Ouranos » de la Commission du même nom et paru en 1952, alors que le premier groupe connu serait né à Grenoble en 1949, sous l'égide de Henri Baccard.
- (5) La vague de 1952 aux USA et celle de 1954 en France et en Europe de l'ouest.
- (6) Avec le recul du temps, il est légitime de s'interroger sur la question de savoir qui d'un phénomène intrinsèque ou d'un phénomène sociologique a généré le plus de témoignages. Cette question restera posée pour toutes les vagues qui seront ultérieurement observées.
- (7) Comme par exemple « The Flying Saucer » en 1949 de Mikel Conrad Americano-Canadien", premier film sur le sujet ou encore le film « Le jour où la terre s'arrêta » (*The Day the Earth Stood Still*) sorti aux USA en septembre 1951 et diffusé en France à partir de septembre 1952.
- (8) Par exemple le livre du lieutenant Jean Plantier « La propulsion des soucoupes volantes par action directe sur l'atome » qui paraît en 1955 aux éditions Mame, suite à une étude diffusée en septembre 1953.

De fait, les témoignages sont recueillis sans réserve et souvent enregistrés de manière très superficielle. Ils sont généralement interprétés au premier degré et sous le seul éclairage d'une hypothèse souvent élevée au rang d'évidence, voire de quasi-vérité.

Seuls les canulars perpétrés par les esprits farceurs et les poncifs énoncés par ceux qui restent prisonniers d'un anthropocentrisme exacerbé, viennent troubler un débat qui, pour l'essentiel, demeure malheureusement spéculatif.

En résumé, pour cette période d'observations pléthoriques que sont les années cinquante (et à un degré moindre les années soixante) l'étude des soucoupes volantes ne se pose pas en termes de science mais se résume à un débat bipolaire entre deux croyances antagonistes. J'utilise à dessein le terme « croyance » dans la mesure où, dans un cas comme dans l'autre, la position retenue par chaque camp ne repose que sur une conviction « a priori » et non sur un jugement argumenté et s'appuyant sur des faits dûment certifiés.

Au temps des pionniers, l'enquête se limite donc à de simples récits, retranscrits à partir de notes manuscrites ou issus de simples échanges épistolaires.

Le corpus de cas de ces deux décennies se résume donc à des chroniques plus proches du journalisme de faits divers que du travail de compilation d'événements, dûment caractérisés, qu'une approche modestement scientifique aurait pourtant pu produire.

Si l'on excepte quelques vaines tentatives, il n'en subsiste finalement que peu de choses (9).

Le matériel scientifique hérité de cette époque s'avère généralement d'une grande pauvreté en ce qui concerne les sciences dites « dures ». Il y a probablement davantage de grain à moudre dans le domaine des sciences humaines, même si une large part du matériel produit a déjà disparu ou n'est pas encore préservée (10) et, pour l'essentiel, ne le sera pas.

Le temps des ovnis

Si à l'aube des années soixante-dix, le ciel semble avoir retrouvé une relative quiétude, en revanche la conquête spatiale vit des heures de gloire qui voient le pied de l'homme fouler le sol lunaire. Le rêve est devenu réalité...

S'il n'est plus guère question de ces fameuses soucoupes qui semblent avoir déserté nos cieux, le fait que l'humanité se lance avec panache à la conquête de l'univers accrédite à nouveau l'idée que l'inverse est évidemment possible !

Des émissions cultes (11) ainsi que des séries à succès (12) reçoivent une grande écoute sur la première et principale chaîne télévisée de l'époque (13).

Notons aussi que les événements de mai 1968 bousculent fortement les standards jusqu'alors en vigueur, provoquant de profondes mutations sociologiques.

Une fois encore, des vagues d'observations déferlent bientôt sur nos têtes comme pour faire écho à nos désirs de conquêtes (14).

Si la presse écrite relance à nouveau l'intérêt du public pour ce qui, à l'occasion, devient le phénomène « ovni », il est à observer que désormais la presse radiotélévisée en multiplie l'impact.

- (9) Par exemple la théorie dite de l'orthoténie élaborée par Aimé Michel (1958) et rendue caduque par Jacques Vallée (1966).
- (10) L'association SCEAU (Sauvegarde et Conservation des Etudes et Archives Ufologiques) s'emploie depuis 1990 à sauvegarder, archiver, gérer et mettre à disposition le patrimoine ufologique national.
<http://www.sceau-archives-ovni.org/>
- (11) Exemple : « les dossiers de l'écran » d'Armand Jammot du 10/12/1969 évoquant l'ovni de Tananarive en 1954 (ce cas a depuis reçu une proposition d'explication à savoir l'observation d'un gros bolide <http://perso.numericable.fr/~wolf424/univers.ovni/ufologie/tananarive.html>).
- (12) Exemple : la série « Les Envahisseurs » diffusée à partir de septembre 1969.
- (13) Il n'y a alors que deux chaînes, la première est en noir et blanc, la deuxième étant (partiellement) diffusée en couleurs.
- (14) Corrélation entre les nombreux exploits aéronautiques et les afflux d'observations insolites des vagues d'observations de 1974 (laboratoire Skylab) et 1976 (sondes Viking sur Mars).

Quelques journalistes **(15)** surfent sur cette « nouvelle vague » qui fait fleurir une multitude de groupes ufologiques s'organisant au sein d'un monde associatif alors en plein essor.

Malheureusement, la façon d'aborder le problème n'a guère évolué et l'hypothèse extra-terrestre demeure un présupposé grandement majoritaire qui maintient involontairement en sommeil l'esprit critique.

L'opinion publique demeure divisée entre « convaincus » et « incrédules ». L'objectif majeur des groupements **(16)** n'est toujours pas de faire de la science (dont les fondamentaux échappent souvent à beaucoup de leurs membres) mais bien de mieux faire connaître le phénomène au public et de le faire reconnaître par les autorités, qu'elles soient politiques, administratives, militaires ou scientifiques. A l'énergie dépensée pour communiquer s'ajoute celle consacrée aux aspects administratifs de la vie associative **(17)**, avec ses contraintes et ses usages.

Chose nouvelle : certaines observations font désormais l'objet d'une « enquête » qui conduit généralement l'ufologue à rencontrer les témoins sur les lieux mêmes de leur observation. Malheureusement, si l'enthousiasme et la bonne volonté sont incontestables, la méthodologie fait cruellement défaut et les dossiers d'enquête consistants demeurent, in fine, une denrée rare.

La « carte d'enquêteur » dont il peut aisément se parer ne suffit pas à son détenteur pour lui conférer, d'un coup de baguette magique, les connaissances et les compétences requises par une telle mission. De plus, les convictions précédemment évoquées, subtilement cultivées par la dynamique de groupe, entravent souvent, sans même qu'il s'en rende compte, l'objectivité de ses investigations.

L'une des faiblesses (et non des moindres) de cette organisation réside dans la fragilité et l'instabilité de ce tissu associatif. De nombreux membres se comportent en « électrons libres » et le « noyau dur », auquel incombent déjà toutes les charges associatives, peine à canaliser des énergies qui souvent disparaissent aussi vite qu'elles sont apparues.

C'est toutefois à cette époque qu'apparaissent les premières tentatives de travail collaboratif visant à dépasser le stade du simple groupuscule pour atteindre celui du « réseau ». Que ce soit pour l'enquête, la surveillance du ciel (avec usage de la Citizen Band) ou la détection magnétique **(18)**, le maillage du territoire devient un objectif qui ne sera pourtant jamais atteint tant la communication constitue, à cette époque, un frein trop pénalisant.

Dans la cacophonie mais avec cette dynamique, pointent alors de louables tentatives de structurer et de rationaliser la quête des témoignages. Certaines associations s'organisent en interne mais aussi sur un niveau plus large. Les formulaires pour témoigner, les questionnaires d'enquête et autres guides de l'observateur ou de l'enquêteur (comme ceux de la SOBEPS) se multiplient pour tenter d'améliorer la rigueur d'une collecte jusqu'alors beaucoup trop approximative.

Les catalogues de cas se multiplient, parfois accompagnés d'une répartition sur carte.

Des propositions d'outils méthodologiques ou de codifications sont proposés ici ou là pour tenter d'uniformiser les démarches **(19)** et mieux documenter les ufologues **(20)**.

(15) Robert Roussel, Jean-Michel Ligeron, Roland Bonnet, ... et surtout Jean-Claude Bourret.

(16) Fortement renforcés (voire créés) par l'engouement soudain de la jeune génération.

(17) Chaque association s'évertue à diffuser son propre bulletin, à créer une carte de membre, un logo personnalisé et l'autocollant ad hoc, à distribuer une « carte officielle d'enquêteur », à organiser moult manifestations (exposition, conférence, soirée d'observation du ciel, ...)

(18) Notamment la revue « Lumières dans la Nuit », dirigée par Raymond Veillith, qui coordonne un réseau d'enquêteurs, organise ou provoque des nuits de surveillance du ciel et tente de développer un réseau de détecteurs magnétiques (RESUFO).

(19) Comme le « rapport d'enquête standardisé du CECRU » ou celui du CNEGU, les divers indices d'étrangeté, de crédibilité, de qualité de l'information, ou encore la symbolisation pour représenter les observations sur carte (inspirée de la symbolisation météorologique), ...

(20) Notamment la création de « fiches techniques » et de « fiches méprises » par le CNEGU.

C'est à la fin des années soixante-dix que prennent forme les premières tentatives pour fédérer les énergies individuelles et associatives sur un plan régional, national, voire plus large encore (21). C'est aussi à cette époque qu'apparaissent les premiers courants de pensée intégrant une vision plus critique du phénomène. L'hypothèse socio-psychologique, qui met le témoignage au centre de la réflexion, fait des émules et amorce ce qui deviendra plus tard l'incontournable MRC (22).

Si les choses évoluent indéniablement, l'approche scientifique n'est toujours pas la règle générale, loin s'en faut, même si depuis 1962 le GEPA (23) s'efforce de promouvoir une telle approche et que sous son impulsion, un organisme officiel, le GEPAN, voit enfin le jour (24). Les quelques rares travaux qui émergent à cette époque ne sont pas toujours convaincants (25).

Après trente ans d'études alléguées, les données accumulées sur le phénomène ovni, tant en France que dans le monde, brillent désormais par leur quantité mais leur qualité demeure quant à elle très relative. Elles sont tellement disparates, voire contradictoires, qu'aucune synthèse ne s'avère capable d'engendrer le moindre progrès dans la compréhension du mystère.

Et l'ovni devint PAN !

Sous la pression médiatique, un vent nouveau va désormais souffler sur l'ufologie française. Le phénomène semble enfin pris en compte pour une étude scientifique ce qui, pour certains, est un aboutissement (26), pour d'autres la reconnaissance officielle du mystère ou l'espoir de progrès rapides sur cette question.

Relativisons en considérant qu'il s'agit là d'une nouvelle « exception française » mais elle n'en demeure pas moins porteuse d'espoir et fera, certes bien plus tard, quelques « petits » (27).

Les débuts sont prometteurs puisque diverses publications intéressantes (28) sont diffusées et contrastent sensiblement avec la littérature habituelle. Qui plus est, alors que les cas d'atterrissage, si nombreux dans les années cinquante, ont quasiment disparu, deux grosses affaires (29) tombent, coup sur coup, dans les filets du GEPAN, via la gendarmerie.

Les conclusions de ces deux enquêtes, qui se veulent enfin scientifiques, rassurent et encouragent la communauté ufologique puisque le mystère s'épaissit et qu'ainsi s'affirme l'intérêt de son étude. Ces deux cas d'école constituent bientôt le socle sur lequel le GEPAN fera reposer son action, deux décennies durant.

En parallèle, si les groupes ufologiques poursuivent leurs actions, la forte baisse des témoignages observée au début des années quatre-vingt et donc le recul médiatique qui en est le corollaire, leur porte un coup sévère. Beaucoup d'associations disparaissent ou se recroquevillent, faute de combattants. Parallèlement, les premiers travaux issus du courant « sceptique » produisent des résultats qui renforcent cette tendance (30).

(21) - Selon le SCEAU il y a eu quelque 970 associations ufologiques (donnée 2014).

- Création des comités régionaux, à partir de 1978.

- CNEGU : Comité Nord-Est des Groupes Ufologiques.

- CIGU : Comité Ile de France des Groupes Ufologiques.

- CPCGU : Comité Poitou-Charentes des Groupes Ufologiques.

- CUB : Comité Ufologique Breton.

- Création de la FFU (Fédération Française d'Ufologie) en 1982 (une seconde FFU apparaîtra en 2001).

- Création du CECRU (Comité Européen de Coordination de la Recherche Ufologique) en 1977 sous l'impulsion de l'ADRUP (Association Dijonnaise de Recherches Ufologiques et Parapsychologiques).

(22) MRC (Modèle Réductionniste Composite). http://www.zetetique.fr/divers/OvniDuCnes_annexe.pdf

Notamment avec Messieurs Monnerie, Maugé, Scornaux, Pinvidic, Maillot, Rossoni, Deguillaume, ...

(23) GEPA : Groupe d'Etude des Phénomènes Aériens

(24) GEPAN : Groupe d'Etudes des Phénomènes Aériens Non-identifiés.

(25) Comme la théorie de « l'isocélie » de Jean-Charles Fumoux en 1978, un pâle remake de l'orthoténie ou encore la théorie, chère à F. Lagarde, de corrélations présumées entre failles géologiques et ovni.

(26) Ayant atteint son objectif, le GEPA cesse ses activités et transmet ses archives au GEPAN.

(27) Avec la création d'organismes similaires dans d'autres pays (Argentine, Brésil, Chili, Danemark, Equateur, Finlande, Mexique, Pérou, Suède, Uruguay, ...)

(28) « Notes d'informations » et « Notes techniques ».

(29) Quasi-atterrissages de Trans-en-Provence en 1981 et de Laxou (Amarante) en 1982.

(30) A lui seul, le livre de Michel Monnerie (qui dirigeait la section « analyse photo » de la revue LDLN) : « Et si les ovnis n'existaient pas ? » fera fondre les effectifs au sein des groupements.

De son côté, le GEPAN semble s'essouffler peu à peu, faute de moyens et peut-être d'idées ou de médiatisation. Sa mission est discutée, voire contestée, ses moyens encore réduits. Devenu SEBRA (31), il semble n'être désormais que l'ombre de lui-même, se limitant à collecter et classer les cas tout en assurant peu ou prou, sa modeste mission de communication. Même si certains travaux se poursuivent en interne, quid de ses enquêtes et de sa méthodologie ? Des voies s'élèvent ici ou là, qui s'interrogent (32) !

Notons au passage que, durant une vingtaine d'années, comme les cas d'observations se font nettement plus rares et surtout beaucoup moins étranges, le débat ufologique hexagonal porte essentiellement sur certaines particularités du phénomène.

La problématique des enlèvements, comme celle des mutilations d'animaux, fort en vogue outre Atlantique, alimentent chez nous des débats souvent passionnés sans pour autant que de tels cas soient recensés et médiatisés sur notre territoire, à quelques exceptions près (33).

En contrepartie, les nouvelles technologies génèrent régulièrement de nouvelles observations momentanément insolites qui alimentent la controverse entre tenants d'hypothèses exotiques et défenseurs d'explications pragmatiques. Les projecteurs publicitaires (sky tracer), les faisceaux laser, les ballons d'enfants, festifs ou publicitaires, les drones militaires sont autant de nouveautés qui viennent s'ajouter aux déjà fort nombreuses sources de méprises, renforçant d'autant la confusion dans un corpus de cas déjà très hétéroclite. Pour les uns, une « intelligence extérieure » se joue de nous, utilisant notamment l'art du mimétisme. Pour les autres, c'est la méconnaissance des causes de méprise qui explique pour l'essentiel l'indiscernabilité apparente entre OVNI et OVI.

A l'aube de l'an 2000, les choses n'ont guère évolué, tant dans les pratiques que dans la connaissance d'un phénomène qui, plus que jamais, divise les « chercheurs ».

La révolution internet et l'avènement du numérique.

Paradoxalement, si l'avènement de l'ordinateur personnel a rapidement modifié le monde professionnel puis, à un degré moindre, la plupart des secteurs de la société, son impact dans le petit monde ufologique n'a pas été particulièrement sensible. Certes, les outils de la bureautique ont permis des progrès, notamment sur la mise en forme des rapports ou sur les bases de données plus aisées à produire à l'aide de logiciels spécialisés. Mais celles-ci sont restées disparates et généralement inabouties. Du côté de l'enquête et de l'expertise des cas, peu d'innovation ! Si de nouveaux outils apparaissent (34), rares sont les ufologues qui tentent de s'en emparer pour affiner leurs analyses.

Il faudra attendre la montée en puissance du World Wide Web à la fin des années 1990 et surtout au début des années 2000 pour que les choses évoluent sensiblement. Malheureusement, le réseau devient rapidement un outil davantage dédié à la communication qu'à la recherche. La création de site devenant rapidement à la portée de tous, partout dans le monde les espaces d'échange se multiplient où chacun peut y exprimer plutôt son point de vue que ses travaux. Mais il est vrai que ces derniers sont une denrée rare...

Paradoxalement, la problématique ovni retrouve, certes sous une forme moderne, son visage des années glorieuses. Les querelles de chapelles dont les ufologues étaient friands se perpétuent et se démultiplient puisque le grand public s'y voit désormais largement associé et la notion de spécialiste ou d'ufologue devient de plus en plus aléatoire.

Plus que jamais, le débat s'apparente à une cacophonie planétaire d'où il ne sort guère plus de choses qu'auparavant. La moisson d'informations étant mondiale, l'actualité ne cesse d'apporter des faits divers qui, sans cesse, relancent l'attention des cohortes de passionnés, qu'ils soient d'un jour ou de toujours. Aux associations et revues ufologiques succèdent désormais sites et forums...

La forme évolue mais le fond demeure !

(31) Service d'Expertise des Phénomènes de Rentrées Atmosphériques ensuite devenu Service d'Expertise des Phénomènes Rares.

(32) Par exemple : l'association SERPAN (Société d'Etudes et de Recherche sur les Phénomènes Aériens Non identifiés) qui jette un regard très critique sur l'enquête menée sur le cas de Trans-en-Provence.

(33) Comme la très controversée affaire d'enlèvement de Cergy-Pontoise en 1979.

(34) Citons par exemple les logiciels de calcul en astronomie de position.

Les outils continuent d'évoluer, de plus en plus rapidement. La mémoire devient digitale et sa capacité pulvérise régulièrement de nouvelles puissances décimales. De fait, les images puis les films deviennent numériques, les sons également. L'information circule à la vitesse de la lumière sur une toile qui n'en finit plus de s'étendre et de s'épaissir. Aujourd'hui les objets, comme les individus, se connectent et deviennent « intelligents ».

Pourtant la médaille a son revers car si la technologie multiplie les prouesses, l'esprit humain conserve ses archaïsmes et ses démons. Si, comme nous l'avons déjà dit, les sources de méprise se multiplient avec notamment la vulgarisation des drones civils ou miniatures ou encore l'invasion des lanternes thaïlandaises (et autres variantes), chaque technologie a son « talon d'Achille ». Faux documents, images & vidéos falsifiées, informations erronées et désinformation ... Autant de pièges qui anéantissent les progrès attendus ou espérés.

Signe des temps, le SEPRA, devenu GEIPAN, se recentre et se rénove, gagnant au passage un « i » synonyme d'Information et qui traduit bien que l'heure est désormais à la communication. Celle-ci passe notamment par la mise en ligne des cas d'observation, une opération qui bénéficie d'un succès aussi vif qu'inattendu, montrant bien que le mystère des ovnis reste prégnant dans l'opinion publique. D'autres pays déclassifient certaines archives jusqu'alors supposées sensibles, ce qui laisse entrevoir, peut-être, la possibilité d'aborder un dossier devenu moins « brûlant ».

Une question se pose donc aujourd'hui ! Dans cette explosion technologique marquant l'aube du XXI^{ème} siècle, l'approche de la problématique des PAN peut-elle camper sur des schémas d'un autre âge ? Ne doit-elle pas au contraire changer de paradigme et de méthodes ?

- Partie 2 -

Les trois pôles Témoins/Enquêteurs/Experts.

Historiquement l'enquête ufologique repose sur un ou plusieurs témoignages de personnes pensant avoir observé un fait anomalistique. Nous avons discuté du fait qu'au-delà d'un simple récit anecdotique plus ou moins bien conservé, les ufologues les plus investis ont mené, depuis quelques décennies des investigations plus ou moins approfondies. Généralement retranscrites au cas par cas sous forme de « rapport d'enquête », les conclusions, quand elles existent, se résument souvent à l'intime conviction des enquêteurs, généralement très empreinte de leurs convictions. Une minorité, presque insignifiante, de ces cas investigués a réellement fait l'objet d'une expertise. Entendons par là qu'ils ont subi le regard critique et neutre d'au moins une personne d'expérience en matière d'ovnis et/ou possédant des compétences spécialisées liées à un ou plusieurs aspects particuliers, spécifiques au cas.

L'ufologie n'étant pas une science établie et encore moins reconnue, il n'existe pas véritablement d'experts certifiés en la matière. Seules quelques personnes autodidactes et expérimentées en ce domaine, ainsi que quelques professionnels pouvant s'y consacrer à plein temps ont pu s'aventurer à l'exercice délicat de l'expertise. Le « jeu » consiste à reprendre les éléments recueillis lors de l'enquête pour tenter d'y rechercher des indices permettant d'orienter la réflexion vers des explications prosaïques, ou pour le moins des pistes qu'il convient alors d'approfondir.

Sur cette base, il convient de dresser un premier constat, à savoir qu'observation, enquête et expertise se succèdent chronologiquement et que si la première étape est implicite, la seconde et a fortiori la troisième ne sont jusqu'alors présentes et pertinentes que de manière très aléatoire.

Second constat : quand ces conditions sont réunies, encore faut-il que les dossiers générés soient sauvegardés et accessibles à la communauté ufologique. Cette condition, rarement vérifiée, appauvrit d'autant un échantillon de cas sérieusement étudiés, déjà fort pauvre.

En France, hormis certaines enquêtes du GEPAN-SEPRA-GEIPAN (35) et celles issues de quelques groupements ufologiques atypiques, il faut reconnaître que les cas bien documentés et rigoureusement analysés ne se comptent pas par centaines. Il en existe peut-être davantage mais, négligemment ou jalousement gardés en archives privées, ils n'apportent rien à la recherche.

(35) Il faut reconnaître que la majorité des enquêtes de cet organisme se limitent à des procès verbaux de gendarmerie, rarement complétés par une véritable enquête et/ou une analyse détaillée.

Si les premières se sont vues parfois très critiquées tant sur la méthodologie utilisée que sur les conclusions en termes de classement final (36), les secondes ne présentent quant à elles aucun caractère officiel pouvant en valider les conclusions.

Une situation pour le moins peu propice à des études se voulant scientifiques, puisque la matière d'œuvre de qualité suffisante fait encore largement défaut.

La réflexion qui va suivre porte donc sur l'approche d'un cas d'observation telle qu'elle pourrait se conduire aujourd'hui par opposition à la manière dont elle a jusqu'alors été menée. Je précise au passage qu'en regard de ce nous avons pu constater dans la première partie de ce texte, je ne considère ici que les enquêtes ayant été relativement bien réalisées.

Le schéma ci-dessous tente d'illustrer la situation :

MODELE TRADITIONNEL

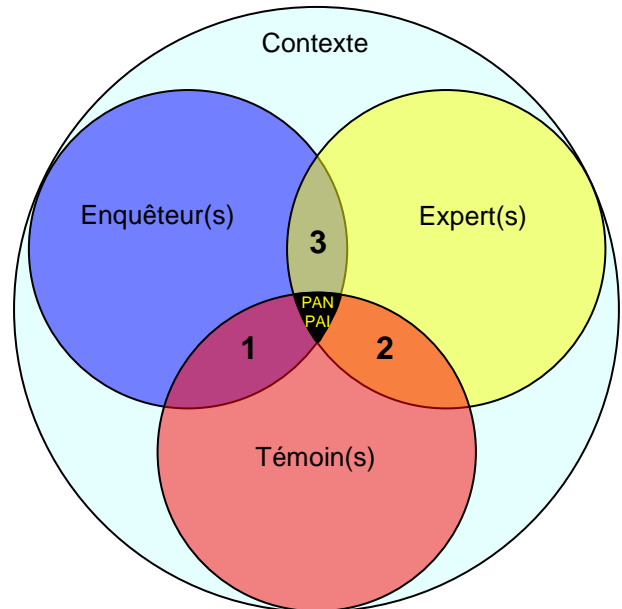
N.B. : Pour la suite, les termes : témoin, enquêteur et expert seront utilisés au singulier mais devront être compris comme possibles pluriels.

PAI = Phénomène Aérospatial Identifié

1 : Entretien(s)

2 : Echange(s)

3 : Collaboration-Confrontation



Enquête :

Si l'on considère que le phénomène allégué fait partie intégrante du contexte entourant le témoin, l'enquêteur s'entretient avec ce dernier et analyse ledit contexte, notamment l'environnement (au sens large), pour recueillir un maximum d'informations pouvant caractériser les anomalies rapportées. Ce travail d'enquête vise à situer tant le témoin que le phénomène présumé, dans l'espace et dans le temps en tenant compte des diverses évolutions, à relever précisément les interactions présumées entre ledit phénomène et ledit témoin puis à rechercher, dans le contexte, tout autre élément ayant pu interagir, d'une manière ou d'une autre, avec le phénomène et/ou avec le témoin (37).

L'enquête vise davantage à documenter le cas qu'à l'évaluer, même si les deux objectifs ne sont pas véritablement dissociables.

Expertise :

Si l'enquête est correctement conduite, le travail de l'expert consiste à s'approprier les données recueillies, dans toute leur diversité, pour en évaluer la portée en termes d'interprétation. Il doit rechercher les adéquations entre ces données et de possibles explications prosaïques pouvant rendre compte des faits rapportés. Il doit évaluer la part d'information objective et celle d'information subjective afin de définir en termes de probabilité la validité des adéquations ou inadéquations envisagées.

S'appuyant sur le travail et l'avis de l'enquêteur, il s'oblige à confronter les points de vue respectifs. Au besoin, il peut être amené à conduire ou à solliciter de nouvelles investigations auprès du témoin ou dans l'environnement au sens large.

A terme, sa mission est de rédiger une conclusion résumant l'évaluation du cas en regard de son intérêt pour de futures recherches scientifiques. Le cas échéant, il peut être amené à proposer une classification.

(36) Comme dans l'ouvrage : Les ovnis du CNES trente ans d'études officielles (1977-2007) - Book-e-book.com.

(37) Carte heuristique (carte mentale) sur l'enquête ufologique. G. Munsch - 2012.

N.B. : la notion ci-dessus, que l'on pourrait qualifier d'expert « interne » s'entend en termes d'ufologie, à savoir que la personne dispose d'une forte expérience en ce domaine. Il faut y ajouter la notion d'expert « externe » qui concerne davantage des spécialistes pouvant réaliser, au titre de prestataire, un travail pointu portant sur un aspect très technique du dossier (comme une analyse d'échantillon, une recherche de trace radar, ...) sans avoir nécessairement à connaître de manière approfondie le monde de l'ufologie.

En matière de classification, je renvoie le lecteur à un texte, à mes yeux remarquable, qui explique entre autres choses la problématique liée au choix de retenir ou non un cas pour étude (38).

PAN-PAI :

Il s'agit là de la représentation finale du phénomène originel résultant de la combinaison du témoignage et des diverses interactions entre le phénomène, le témoin et l'environnement.

C'est une image dont la pertinence dépend pour beaucoup de la qualité du travail d'enquête et du travail d'expertise. Elle se situe donc schématiquement au carrefour (intersection) de tous ces éléments.

Avantages et inconvénients de ce modèle :

Mener à bien le traitement d'une observation selon ce schéma n'est pas chose aisée et le fait que le processus imposé n'ait été que rarement mené à son terme durant 60 ans en est la meilleure preuve.

L'avantage principal en est toutefois qu'à plusieurs reprises, ce cheminement a conduit à trouver une explication prosaïque, notamment pour des observations ayant longtemps résisté à l'analyse spontanée (considérés comme « cas classiques » de l'ufologie).

Notons que le fait que disposer d'un enquêteur compétent et qui plus est d'un expert tout aussi pertinent n'est pas une évidence mais qu'il est impossible d'en faire l'économie, notamment selon ce modèle d'action.

L'inconvénient majeur de ce modèle réside dans le fait que le processus qui fait se succéder l'observation, l'enquête et l'expertise implique dans la pratique un échelonnement dans le temps qui s'avère, depuis toujours, très préjudiciable.

Ce sont ces délais qui, pour beaucoup, ont pénalisé l'investigation ufologique dans la mesure où le temps est un élément majeur, pour ne pas dire l'élément primordial en la matière.

En effet, il est incontestable que la mémoire du témoin est considérablement sujette au temps qui passe, générateur d'oubli, de déformation, de reconstruction ou encore d'influences diverses.

A cela s'ajoute le fait que le temps efface plus ou moins prestement toute trace physiologique ou physico-chimique pouvant subsister sur le témoin ou sur l'environnement du phénomène allégué.

Enfin, les vérifications de toutes natures subissent la même dégradation qui rend souvent caduques les recherches entreprises (radar, météorologie, manifestations diverses, ...).

Le temps qui passe renforce le mystère, ce qui ne fait pas forcément l'affaire de la science !

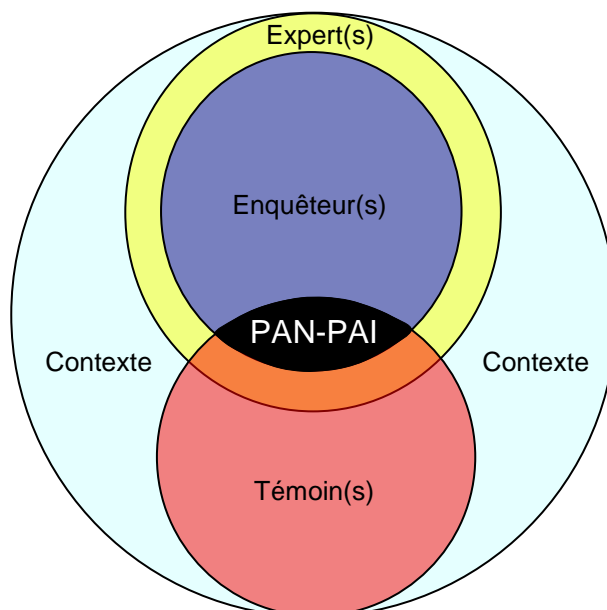
MODELE MODERNE

Enquête en co-expertise :

L'évolution technologique aidant, les pratiques pour aborder un cas d'observation commencent elles aussi à se modifier et à se moderniser. La rapidité de circulation et de diffusion de l'information qui caractérise l'ère de l'Internet fournit, à la condition d'en être conscient, une possible solution au handicap majeur du modèle précédemment évoqué.

A cette célérité s'ajoute la puissance du travail en réseau qui permet d'une part le travail en parallèle donc la répartition des tâches et, d'autre part, la conjugaison des compétences et des moyens.

En résumé : « l'union fait la force » !



La bonne approche semble désormais d'intégrer directement l'expertise à l'enquête et pour cela de travailler en équipe, qui plus est : en réseau. L'information étant mise à disposition commune dès son acquisition, les activités traditionnelles d'enquête essentiellement vouées au recueil de l'information peuvent s'effectuer ou se poursuivre alors même que la réflexion d'expertise s'amorce déjà sur les premiers éléments recueillis. Pendant que la collecte s'effectue sur plusieurs fronts à la fois, une boucle de rétroaction permet de mieux la diriger, de mieux l'organiser.

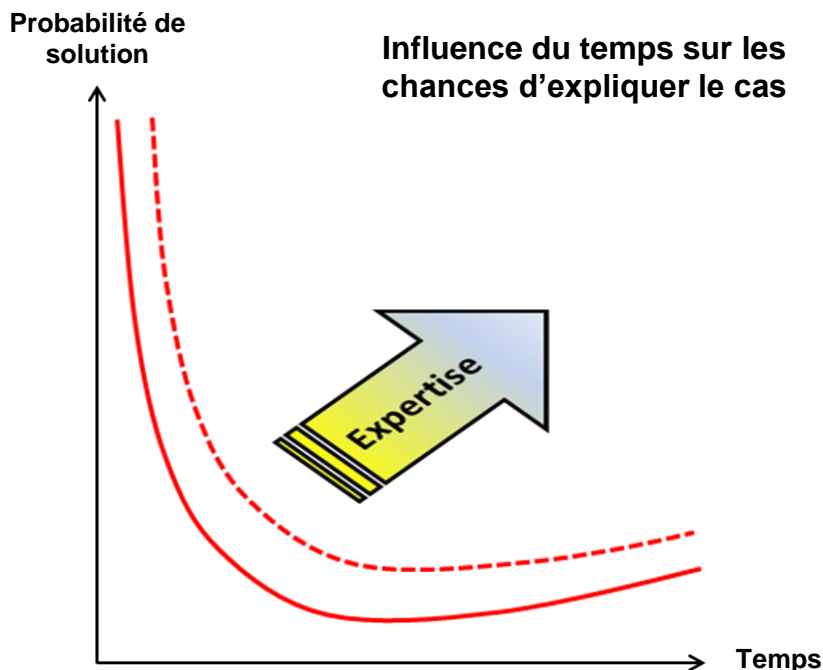
Les compétences comme les moyens ou les disponibilités sont régulés pour optimiser la progression du dossier. Une émulation s'installe de fait, le débat s'instaure spontanément, la réactivité est implicite.

Il est évident que le groupe de travail utilise au maximum les nouveaux outils de la technologie numérique et de l'Internet (39). Il s'appuie aussi sur les bases de données et archives disponibles. Des reconstitutions virtuelles (3D) rendues abordables et efficaces par le génie logiciel ou encore in situ (40) sont désormais des compléments forts utiles à l'analyse.

Ce qui n'était pas envisageable il y a quelques années seulement l'est devenu aujourd'hui, sans que la plupart des acteurs en ait véritablement pris conscience. Pourtant ce fonctionnement n'est pas une nouveauté ! Il est connu de tous puisque c'est, pour l'essentiel, la façon de procéder qu'utilise la police judiciaire dans la plupart des affaires criminelles. Si nous ne sommes certes pas des policiers, qui d'entre nous ne l'a pas observée cent fois au cinéma ou à la télévision ?

Comme dans l'enquête policière, en ufologie le temps est d'abord un ennemi à prendre de vitesse tout en se gardant bien de la précipitation. Il ne devient un allié que sur le long terme, quand la solution au mystère qui résiste finit par jaillir à la lumière d'une coïncidence (41a) ou d'une association d'idées (41b), au hasard d'une rencontre (41c) ou d'un aveu (41d), à l'usage d'un nouvel outil (41e) ou à l'éclosion d'une nouvelle connaissance (41f). Cet effet correspond au redressement final des courbes ci-dessous.

La courbe pleine correspond au travail d'enquête (et de contre-enquête) alors que la courbe en pointillé y ajoute l'apport de l'expertise ce qui augmente la probabilité.



(39) Voir le poster de Jean-Marc Wattecamps « Internet au service des enquêtes ».

(40) Comme les reconstitutions basées sur les cycles de la Lune (Saros, Méton).

(41) a : cas de Megève (phénomène de vision entoptique) b : cas de St-Vallier-de-Thiery (flares militaires)

c : cas du Malmont (canular avec faux humanoïdes) d : canulars : Belestia (1954), Petit-Rechain (photo)

e : cas de Mc Minnville (logiciel IPACO = trucage) f : usage de l'ADN ou du C₁₄ pour (in)valider un cas.

Cette approche plurielle que je viens d'évoquer compte déjà quelques adeptes qui en mesurent tous les avantages. Certains groupes et autres forums ufologiques (42) la pratiquent de manière plus ou moins systématique et depuis plus ou moins longtemps.

De son côté, le GEIPAN, qui depuis sa création applique plutôt le modèle traditionnel pour des raisons historiques mais aussi structurelles, commence à modifier certaines de ses pratiques pour aller dans le sens d'un travail plus collaboratif et plus réactif.

Il ne m'appartient pas de dire si la tendance s'affirmera ou non mais il me semble que les résultats générés par ce biais inciteront à persévérer en ce sens. Je serais même tenté de dire que cette évolution est inéluctable et qu'elle pourrait elle-même se trouver rapidement dépassée.

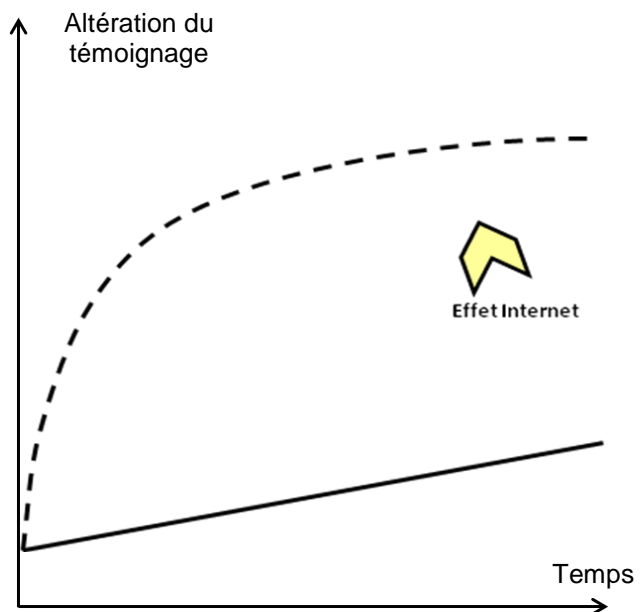
Témoin actif :

Jusqu'à présent, le témoin type était cantonné à un rôle assez passif. Passée l'initiative consistant à signaler son observation, il devait se contenter de subir un ou plusieurs entretiens, à remplir quelques documents ou questionnaires, parfois à accompagner l'enquêteur sur les lieux de son observation et à attendre une conclusion qui, la plupart du temps, ne lui parvenait jamais. Dans quelques cas, il lui arrivait même de se retrouver sous les feux d'une médiatisation aussi soudaine qu'inattendue et aussi tapageuse que fugitive, mais laissant parfois des traces durables sur sa quiétude et sa réputation.

Aujourd'hui, le témoin ne se prive pas de réagir spontanément à son aventure. La gendarmerie, officiellement en charge de la question, n'est plus son interlocutrice prioritaire. A la réticence culturelle à témoigner auprès de la maréchaussée, succède désormais la facilité, la spontanéité et la réactivité du Net.

La toile est un excellent moyen de canaliser les témoignages et de gagner un temps précieux pour recueillir un témoignage tout frais et déclencher une enquête. Le site du GEIPAN est un bel exemple en la matière. Malheureusement c'est aussi une source de dispersion des témoignages et plus grave encore une redoutable machine à influencer fortement des récits, qui perdent ainsi en spontanéité et donc en crédibilité.

La courbe pleine correspond à l'usure habituelle du témoignage (*hypothétiquement linéaire*). La courbe en trait interrompu évoque l'altération rapide induite par le web.



Le témoin, légitimement troublé par son observation, cherche des réponses aux questions qu'il se pose. Ce qu'il va trouver ou rencontrer sur la toile ne va pas manquer de l'influencer, s'il ne l'est pas déjà avant même son observation, pour peu que sa curiosité l'ait déjà conduit sur des sites spécialisés. Aux influences livresques et télévisuelles s'ajoutent désormais les influences du web.

Et que dire des réseaux sociaux par qui transitent de plus en plus d'informations mais aussi de désinformations, de rumeurs, d'influences, de jugements de valeurs, ...

Le témoin d'aujourd'hui est donc plus facile à connaître, plus aisé à contacter, plus prompt à collaborer mais aussi beaucoup plus exposé aux influences extérieures donc souvent plus ancré dans des convictions qu'il se forge très rapidement.

(42) Exemples : Le CNEGU qui a résolu de nombreux cas, notamment liés à des méprises astronomiques et le forum « Ufo-Scepticisme » qui, de son côté, produit des dossiers et obtient des résultats concrets en termes d'expertise de cas.

PAN-PAI :

Il demeure l'image résultant toujours d'une combinaison des mêmes ingrédients mais sa pertinence est améliorée dans la mesure où le gain de temps a permis de récolter des informations plus nombreuses et moins altérées que dans le premier modèle.

A cet avantage s'ajoute celui, non négligeable, qu'il est plus aisé de rassembler (virtuellement) plusieurs personnes, aux expériences et compétences variées, qui s'entraident que de trouver un enquêteur chevronné, secondé par un expert omniscient.

Un tel travail, collaboratif et pluridisciplinaire, présente en outre un caractère « formateur », chacun apprenant des autres et aux autres. Toutefois, pour réussir le groupe doit être prioritairement constitué d'intervenants choisis pour leur ouverture d'esprit et leur relative neutralité.

MODELE FUTURISTE

Enquête en co-expertise instrumentée :

La révolution numérique, si elle a bouleversé le paysage de la collecte et du traitement de l'information et par conséquent permet le travail en réseau, est en passe de modifier également un autre aspect de nos pratiques.

En effet, l'avènement des objets « intelligents » et « connectés » rend chaque jour davantage crédible la mise en place d'instruments de veille chargés de scruter notre environnement et d'en enregistrer les moindres perturbations.

Nous avons déjà évoqué les louables mais vaines tentatives d'installer des réseaux de surveillance magnétique de proximité et il existe bien quelques installations isolées de photographie ou de vidéo automatique du ciel. Toutefois peu d'évolutions sont enregistrées en la matière.

Pourtant, si l'homme demeure de très loin le meilleur des « capteurs » pour d'évidentes raisons, il est aussi le « capteur » le plus sujet à caution, tant les perturbations auxquelles il est sensible sont nombreuses et variées. Depuis toujours, le témoignage humain constitue l'essentiel du matériel utilisable pour aborder la problématique des PAN. Cet état de fait n'a cessé de poser des problèmes de fiabilité des informations d'autant que ces dernières sont recueillies et traitées par d'autres cerveaux humains présentant d'autres faiblesses, tout aussi nombreuses et variées.

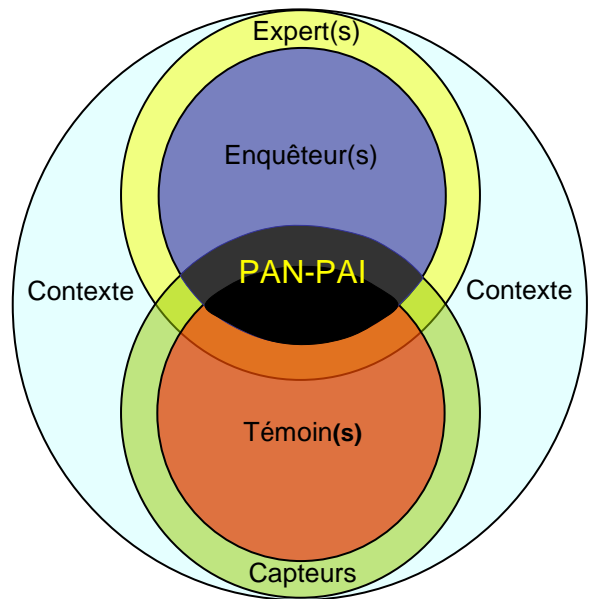
L'idée, qui n'est pas nouvelle, est donc d'amorcer la réduction du facteur humain dans l'acquisition des informations de base. Et pour cela, ce modèle préconise de considérer le témoin comme un « capteur » parmi d'autres capteurs, certes moins polyvalents, mais aux caractéristiques mieux connues, mieux maîtrisées et dépassant largement le cadre de nos limites sensorielles.

L'enquête en co-expertise s'enrichit alors d'une moisson de données physicochimiques, reçues en temps réel, pouvant largement compléter celles issues des témoignages.

Le PAN-PAI devient, de fait, une image élargie car affinée de données plus objectives.

L'instrumentation :

De véritables outils de surveillance sont déjà à l'œuvre depuis bien longtemps (radars divers, imagerie satellitaire, météorologie, surveillance météo, programme SETI, caméras de surveillance des autoroutes, d'installations industrielles ou encore de la voie publique, ...) qui tous présentent la particularité d'être dédiés à d'autres objectifs que le nôtre et qui tous sont des dispositifs centralisés et à gros budgets, donc difficilement exploitables à notre bénéfice. Pourtant, ils rendent déjà bien des services à nos investigations et nous y avons recours de plus en plus fréquemment.



Mais à l'image de ce qui est en train de naître au niveau de l'observation des météores (43), il serait envisageable aujourd'hui de développer des réseaux de surveillance dédiés aux PAN. S'il est normal de penser à une surveillance photo-vidéo similaire à l'exemple précédemment cité, il existe aussi tout un ensemble de paramètres physiques pouvant révéler ou, à minima, caractériser certains phénomènes insolites (44).

Or, il se trouve qu'aujourd'hui, une multitude de capteurs performants existent et sont disponibles à des prix encore inimaginables il n'y a de cela que quelques années seulement. Mieux, la complexité de leur mise en œuvre et d'exploitation des données fournies a immensément diminué, ce qui les met à la portée de beaucoup de gens.

Avec l'avènement des cartes d'acquisitions à bas coût (45) et des nano-ordinateurs (46), il devient possible, pour quelques centaines d'euros, de réaliser des stations de détection multi-paramètres, géolocalisées et raccordées en réseaux, donc contrôlables à distance (47).

La plupart des « briques » logicielles nécessaires pour réaliser ces stations existent déjà et il ne manque, à l'heure actuelle, que les bonnes volontés disposant des compétences nécessaires (ou disposées à les acquérir) pour élaborer les premiers prototypes.

L'électronique existe, le soft également. Par ailleurs, dans la droite ligne du « Maker Movement », l'impression 3D permet de créer facilement toute structure permettant d'agencer et de protéger la « partie commande » de la station, voire si besoin de créer une « partie opérative », notamment si certains capteurs requièrent certaines mobilités. Le caractère modulaire de ces constructions est désormais à la croisée du LEGO technique et de la véritable ingénierie.

Conclusion

Comme nous l'avons vu dans la première partie d'un point de vue historique, l'investigation ufologique est restée assez stérile durant plus d'un demi-siècle. Certes le dossier des PAN est devenu volumineux mais les véritables acquis sur la nature des phénomènes possiblement en présence se réduisent encore à une « peau de chagrin ». La faiblesse des outils, la médiocrité des méthodes et le manque de neutralité des approches ont généré une grande confusion dans la masse des données disponibles. Le bilan est maigre !

La révolution technologique actuelle et la démythification du sujet doivent permettre, par une évolution raisonnée de la méthodologie, via une approche plus collaborative, de récolter de meilleures données et de mieux les mutualiser.

Alors peut-être ouvriront-elles la voie pour une véritable recherche scientifique ?

Note : Voir en parallèle le diaporama Powerpoint : [IU_Chronique_mutation.pptx](#)
Celui-ci reprend, illustre et complète le présent texte.

Remerciements

Pour leurs idées, suggestions et/ou corrections :

Francine Cordier-Seray - Vincent Genot - Gilles Durand (SCEAU) - Eric Maillot - Xavier Passot (GEIPAN) - Murielle Richard (GEIPAN) - Raoul Robé - Thiery Rocher - Patrice Seray - Christine Zwygart.

(43) Réseau FRIPON - Vigie du ciel. <http://ceres.geol.u-psud.fr/fripon/>

(44) Une tentative du genre a été menée à la fin des années 70 avec les réseaux de diffraction Jobin/Yvon.

(45) Cartes Arduino : <http://arduino.cc/>

(46) Raspberry Pi : http://fr.wikipedia.org/wiki/Raspberry_Pi ou <http://www.raspberrypi.org/> ou encore pcDuino : http://www.mon-club-elec.fr/pmwiki_mon_club_elec/pmwiki.php?n=MAIN.PCDUINO

(47) Inspirées des expérimentations passées ou en cours comme : projet MADAR (1970-1990, et repris en 2014), projet PSY (1963), projet Hessdalen (1983), Ufocatch (UFO-Science), AMS-V1 et V2 (Les invisibles du col de Vence), ...